

**Sommaire** :—FEUILLETON, Prudy, Souvenirs d'Amérique, (suite).—Niive retrouvée.—Un mariage juif à Mogador.—Anecdote sur Talma.—Statistiques de la Nouvelle France.—De l'Agriculture en Canada.—Lauréats au Séminaire de St. Hyacinthe.—Histoire de la Semaine.—Variétés et Nouvelles à la main.

## FEUILLETON.

**Prudy.**

*Homo homini lupus.*  
(NOUVELLES.)

[SUITE.]

Le lendemain et les jours suivants se passèrent sans incident notable, et malheureusement aussi sans que nous fissions beaucoup de chemin. Le vent était très-variable et faiblissait parfois tout à coup ; sans le courant nous serions souvent restés stationnaires. Nous étions en plein canal de Bahama ; lorsque la brise était contraire, nous courions des bordées jusqu'à découvrir d'un côté les cayes stériles de l'archipel, et de l'autre les plages sablonneuses et les forêts vierges de la Floride.

Il n'était pas question du capitaine ; le mal de dents le retenait toujours couché dans sa guérite, occupé à se traiter par le genièvre. La conduite du bâtiment était abandonnée à quatre matelots et au mate, qui, du reste, s'en acquittait avec prudence et en marin consommé. C'est vraiment chose merveilleuse de voir la manière dont se dirigent ces Américains. Il n'y avait pas une carte à bord ; on ne jeta pas une seule fois le loch ; c'est à peine si le maître laissait tomber, de loin en loin, un coup d'œil sur le compas, et il ne prit hauteur que deux fois durant tout le voyage. Ces gens marchaient absolument d'après l'estime, se confiant au courant pour les conduire et à leur connaissance de la côte pour aborder. J'avoue qu'en observant une aussi complète négligence des ressources ordinaires de la navigation, je conçus plus d'une fois des inquiétudes, et qu'il ne fallut rien moins, pour les dissiper, que l'attitude courageuse et le sang-froid déterminé de ces admirables marins dans les circonstances critiques que nous eûmes à subir.

Le mate était un grand gaillard osseux, armé de membres énormes et retraçant assez exactement le portrait que Cooper nous a donné de son Ton-le-long, dans le *Pilote*. Lent et paresseux à remuer sa lourde carcasse, sous sa grosse veste de toile informe et ses pantalons goudronnés, il ressemblait plus à un phoque qu'à un être humain. Sa parole était pesante comme ses mouvements ; il parlait peu et brièvement. Ne regardant jamais personne, il avait toujours l'œil en l'air à veiller ses voiles, ou le nez à flairer la brise. Néanmoins cette croûte épaisse cachait un esprit fin et sagace, une volonté raisonnée et ferme.

Le troisième jour de la traversée, un des passagers tomba malade, c'était l'Anglais de

la Jamaïque ; après l'orgie du premier jour il était retombé dans sa taciturnité habituelle, et sa gravité que rien n'étonnait, contrastait plaisamment avec la jovialité extravagante des autres voyageurs. Il s'en fut se coucher sans dire mot, et nous ne nous en aperçûmes que lorsque don Manuel, ne le voyant plus à table, s'enquit de lui. On le découvrit dans sa couchette, grelottant le frisson avec une fièvre endiablée. Lorsqu'on lui demanda s'il avait besoin de quelque chose, il répondit un seul mot : *tea*. Un énorme pot d'eau chaude fut placé à côté de lui, on le chargea de couvertures, et puis on n'y pensa plus.

Le Mexicain, qui ne pouvait parvenir à se réchauffer par seize à dix-huit degrés, ne se risquait sur le pont qu'embobiné jusqu'aux yeux dans son manteau, et on l'entendait encore claquer des dents sous cette épaisse enveloppe. C'était un sujet intarissable de railleries pour les loups de mer du navire ; mais l'égalité de son caractère n'en était pas troublée. Une seule chose le mettait hors de lui, c'est lorsque le vent venait à éteindre sa cigarette ou la faisait brûler de côté. Après plusieurs épreuves répétées, il prenait alors le parti de se coucher, déclarant que le temps qu'on ne passait pas à fumer n'était bon qu'à dormir.

Le héros de cette Odyssée était don Manuel. Son esprit divertissant, son expérience de toutes choses et son effronterie imperturbable lui donnèrent bientôt un ascendant réel, dont il usa largement pour exploiter ses compagnons. C'était un jour des cigarres qu'il empruntait, des vêtements, des objets dont il s'emparait sans façon ; comme il avait toujours le petit mot pour rire, et qu'il semblait ne mettre aucune importance à ce qu'il prenait ainsi, soit d'autorité, soit par adresse, il eut bientôt mis toutes les malles au pillage, comme il avait fait de la caisse des contributions. Il n'y eut pas jusqu'à moi, quoique comprenant parfaitement son manège, qu'il ne vint à bout de dépouiller d'une fort belle peau de serpent de dix-huit pieds de long, que je rapportais comme une curiosité de Cuba ; à peine eus-je cédé que je m'en repensais.

—En vérité, me dit don Manuel, j'y tiens trop pour vous la rendre ; ne me vient-elle pas de vous, l'homme le plus aimable et le plus distingué que j'aie rencontré depuis que j'ai quitté l'Espagne ? Seulement comme je désire aussi ne pas être oublié de vous, faites-moi le plaisir d'accepter en échange cette bagatelle.

Et il m'offrit un stylet de Cordoue d'une forme charmante, incrusté d'argent ; j'eus beau refuser, alléguant l'inégalité de valeur des deux présents, il me fallut accepter bon gré malgré. Je dois ajouter que lorsqu'à mon arrivée à New-York, je cherchai cette arme dans mon nécessaire de voyage où je l'avais enfermée, je ne pus venir à bout de la retrouver, et à moins de lui supposer la vertu de l'écu changé en feu il sêche de Victor Hugo, je penche fortement à croire que don Manuel jugea à propos de rentrer en possession de sa propriété sans m'en avertir.

Une pareille compagnie me pesait énormément : dans l'étroit espace où nous nous trouvions confinés, la solitude était presque im-

possible ; heureusement le jeu, cette éternelle ressource des gens oisifs, vint à mon secours. Don Manuel, Tommaso le nègrier, Gabriel le commis-voyageur et le Mexicain organisèrent une bouillotte perpétuelle qui les tint enchaînés tout le jour devant la table du rouffe, souvent fort avant dans la nuit. Je fus ainsi débarrassé de leur rebutante conversation. Je pus lire, dessiner et rêver à mon aise sur le pont ; là du moins je ne rencontrais que des matelots taciturnes, et le mélancolique Américain, toujours assis à la même place, toujours aussi fier et aussi silencieux.

Les habitudes de ce jeune homme étaient singulières : le premier levé et le dernier couché, constamment sur le pont, il n'entrerait jamais dans le rouffe, et s'obstinait à dormir seul dans la chambre d'en bas, dont l'odeur infecte ne devait pas peu contribuer cependant à augmenter le mal de mer qui le faisait parfois souffrir cruellement. Vêtu d'un ample pantalon qui lui couvrait les pieds, il portait en outre une grosse redingote boutonnée jusqu'au menton. Son chapeau de paille, enfoncé sur les yeux, lui cachait la moitié de la figure ; d'épais gants gris garnissaient ses mains ; tout enfin dans son extérieur indiquait la ferme résolution de rester inconnu et même invisible autant que cela se pouvait. Il échangeait parfois quelques paroles avec le mate, qui, malgré son flegme habituel, avait pour lui des soins attentifs que la faiblesse et l'isolement du jeune garçon rendaient très-naturels. Malgré l'esprit de service que je lui avais rendu en le délivrant des obsessions du brutal Tommaso, il ne semblait pas m'en garder de reconnaissance, et me fuyait avec la même défiance obstinée que les autres. Je ne cherchai pas à vaincre cette sauvagerie native, et je finis par oublier en quelque sorte sa présence. Pourtant il m'arrivait au milieu de mes songes, lorsque, étendu sur un lit de cordages, je laissais échapper mon livre pour promener mon regard sur l'horizon, de l'arrêter parfois sur cette figure immobile et triste, pareille à la statue d'un tombeau ; alors, comme s'il eût été gêné par cette contemplation involontaire, l'enfant se levait et allait rejoindre le maître sur l'avant ou se réfugier dans quelque coin éloigné du navire.

Parmi les volumes que j'avais recueillis à mon départ de la Havane s'était glissée une imitation de Jésus-Christ. Dans le dénuement complet de tout objet d'étude et de méditation, ce saint livre fut une providence pour moi ; je le lus et le relus. La divine charité, l'ineffable onction de ces belles pages éveillèrent en moi des sensations depuis longtemps assoupies ; les sources de la religion et de la poésie se rouvrirent dans mon âme desséchée par le contact d'une société impure. Souvent mes yeux se mouillèrent à cette lecture évangélique : car quel est le cœur où elle n'ait pas fait vibrer un écho ? Tandis que je lisais ainsi, je surpris une ou deux fois les yeux du jeune Américain attachés à la dérochée sur moi, sous l'ombre de son chapeau, avec une étrange expression de doute et de curiosité. Un soir que je m'étais éloigné, laissant mon imitation au pied du mât contre lequel je m'appuyais, j'aperçus à mon